

vice, mais le reproche, et qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu à l'avance de votre propre cœur.

Vous qui voulez qu'on profite pour soi ses lectures, profitez donc des vôtres, et cherchez si l'on vit un seul appel sur la terre quand elle était couverte de héros! Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers! César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques! et le plus grand Capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais: mais n'y en a-t-il que de bonnes? et n'oserait-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celle qu'exige le solide honneur! Non, cet honneur n'est point variable: il ne dépend ni des tems, des lieux, ni des préjugés, il ne peut ni peut ni passer, ni renaitre; il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste, & dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre? Que serait, à votre avis, celui qui s'y veut asservir, dans des lieux où regne un usage contraire? A Messine ou à Naples, il irait attendre son homme au coin d'une rue, et le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays là, et l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom sacré de l'honneur, avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats.

NOUVELLES ETRANGERES.

AMERIQUE DU SUD.

BRESIL.— Le Brick *GEORGE WASHINGTON* apporte les journaux de Rio-Janeiro jusqu'au 20 Décembre. Quelques troubles ont éclaté, pendant les élections, dans la province d'Alagoas; on les attribue au mécontentement du peuple causé par la destitution du gouverneur Camargo.

ETATS-UNIS.

Le "WASHINGTON GLOBE," (papier officiel,) de samedi dernier, nous dit:— Pendant que le président était hier au capitol pour assister aux funérailles de l'honorable Warren R. Davis, de la Caroline du Sud, Richar Lawrence, peintre, résident dans cette cité, s'efforça de tirer sur lui. Le colonel Lane d'Indiana, nous dit qu'il vit l'individu entrer dans la salle pendant qu'on faisait l'horaison funèbre. Mais avant la fin, il était placé près d'une des colonnes du portique de l'est. Le président, tenant du bras gauche le secrétaire du trésor, et laissant la Rotonde pour gagner son carrosse qui était aux bras du portique, s'avança vers l'endroit où était Lawrence qui avait des pistolets cachés sous son habit, et lorsqu'il vint à la portée de deux verges et demie, l'assassin étendit le bras et lui présenta le pistolet à la poitrine. Le *PERCUSSION* CAP fit une telle explosion, que plusieurs témoins crurent que le pistolet avait fait feu. L'assassin laissa tomber le pistolet qu'il tenait de la main droite, et prenant de sa gauche un autre tout bandé, le présenta au Président, mais il fit fausse amorce; le Président avait alors levé sa canne et s'élançait sur lui. M. Woodbary et le lieutenant Gedney se saisirent immédiatement de l'homme, qui parvint à se faire jour parmi la foule, mais fut à la fin terrassé. Le président le poursuivit jusqu'à ce qu'il le vit entre de bonnes mains.

M. Wilson, gardien de la Rotonde, nous dit qu'il avait souvent remarqué cet homme près du capitol, si souvent qu'il était devenu pour lui un objet de curiosité; qu'il s'était efforcé de le faire parler, mais qu'il l'avait toujours trouvé taciturne. Nous ne savons si Lawrence a attrapé pendant ses visites au capitol, la manie qui règne dans le sénat depuis deux ans, ou s'il est devenu rempli de ces chimères qui ont dérangé les cervelles des orateurs ambitieux qui ont manqué leur but, qui ont représenté le Président comme un César, qui devait rencontrer un Brutus.— comme un Cromwell, un Néron, un Tibère. Si l'horrible attentat n'est pas la suite de quelque conspiration secrète, nous

croions vraisemblablement que ses visites au capitol ont dérangé son cerveau; et qu'ayant entendu dire que l'on menaçait la république de despotisme et de tous les maux les plus horribles, que la révolution et les maux qui en forment le cortège étaient les conséquences inévitables des mesures du président, l'insensé aurait bien pu croire qu'il devait devenir le vengeur de son pays.

S'il eût entendu, avant hier, le discours de M. Calhoun, il aurait trouvé de quoi justifier pleinement son attentat sur une personne que l'on représentait comme l'auteur des calamités les plus désastreuses pour la nation— comme un homme qui corrompait tellement les parties vitales du gouvernement, qu'elles ne valaient presque point la peine d'être conservées, s'il était possible de le faire.

Nous avons assisté à la cour, et ayant été requis d'examiner le contenu d'un des pistolets, nous en avons retiré une balle dont environ soixante feraient une livre. Elle était bien fourrée, et mise à terre sur une charge, en plein d'excellente poudre glacée. C'est un miracle que les CAPS aient pu faire feu sans faire partir la poudre. Le général Président ne s'est jamais trouvé dans un plus grand danger qu'hier, à la sortie d'une procession funèbre, suivis de ses ministres, du Sénat et des représentants du peuple.

WASHINGTON, 31 JANVIER.— Depuis que notre journal est sorti de presse aujourd'hui, nous avons reçu différens renseignements qui ne nous laissent aucun doute sur l'insanité de Lawrence, l'infortuné individu qui, Vendredi a tenté de décharger deux pistolets sur le président des Etats-Unis, dans le portique du capitol. Il paraît qu'il se croit une autre personne que lui-même; qu'il a oublié son identité, ou au moins qu'il s'est mépris au sujet de ses parens. L'osqu'il fut conduit du capitol au bureau du Maréchal, il répondit, relativement à son intention que son dessein était de tuer le général Jackson parce que le général Jackson avait tué son pere, il ne répondit rien. Nous sommes informés qu'on ne l'entendit jamais parler de politiques ou qu'il y ait pensé. Ses amis paraissent être de droit, Roi ou Gouverneur de ce pays, et se mettaient dans l'idée que le général Jackson lui faisait tort. Il est de fait connu, que le soir précédent il demanda à quelqu'un si le président se trouverait aux funérailles, et on lui dit que oui. L'ayant trouvé armé au capitol; on ne pouvait douter que son dessein était prémédité. NATIONAL INTELLIGENCER.

CORRESPONDANCES.

M. L'EDITEUR,

LA peur est le plus grand mal de l'humanité.

A. LAFONTAINE.

QU'UN méchant homme se fasse craindre du vulgaire, qu'un scélérat parvienne par ces menaces à intimider les gens sans caractère et sans éducation, cela peut se concevoir et se voit tous les jours mais que des magistrats éclairés, dont le devoir est de protéger leurs concitoyens et de purger la société de gens nuisibles; que de tels personnages, dis-je, effrayés des vaines menaces d'un mauvais sujet non seulement le tolèrent, comme le timide vulgaire, mais encore le protègent par frayeur et malgré le cri de leur conscience, s'unissant aux gens pusillanimes pour le maintenir dans une place ou il peut faire beaucoup de mal, c'est ce que vous aurez peine à croire et c'est ce que je n'aurais jamais cru moi-même si je n'avais été témoin oculaire d'un semblable fait. L'indignation que cette conduite m'a inspirée ne me permet pas de la passer sous silence et j'espère que la publicité que je donne à cet acte de coupable foiblesse, fera quelque impression sur les magistrats en question et les conduira peut-être à réparer leurs torts. Je viens au fait.

Il existe dans la paroisse de St. H..... un homme, revêtu d'un emploi public qui exige de la moralité dans celui qui l'exerce; si non il est à même de faire beaucoup de mal. Eh! bien, monsieur l'homme dont je vous parle n'a ni moralité, ni religion, ni principes. Il s'est rendu coupable de nombreuses vexations et au moindre reproche qu'on lui en fait, les plus horribles menaces sortent de sa bouche. A l'entendre, il n'hésiterait pas, pour se venger, de se servir du fer et de la flamme. Enfin, pour achever ce portrait dégoûtant, ce même homme a subi, en 1829 une peine afflictive pour crime d'extorsion. Long-tems cet homme exerça ses rapines dans la Paroisse, méprisé, détesté de ses concitoyens, mais redouté par le plus grand nombre, à cause de son méchant caractère. Enfin quelques personnes recommandables, au nombre desquelles se trouvaient des magistrats dressèrent une requête pour demander sa destitution à la cour. Cette requête fut couverte d'une assez grande quantité de signatures et tout faisait espérer qu'on allait enfin être délivré de ce fléau; quand cet homme audacieux s'avisait de faire une contre-requête en sa faveur, pour paralyser l'effet qui devait en délivrer la Paroisse.

Cette pièce fut signée par un grand nombre d'individus timides et chose incroyable, deux magistrats (M. A. Mr. M.) apposèrent leur seing! pourquoi, par quel motif des hommes revêtus d'une charge honorable, ont-ils consenti à cette espèce d'avilissement par faiblesse, disons mieux par pusillanimité. Comme je vous l'ai déjà dit l'audacieux personnage dont je parle est redouté de la plupart des habitans du Village; c'est la bête noire de tout le monde et l'un des deux magistrats qui ont signé sa requête, a avoué qu'il ne l'avait fait que dans la crainte qu'il ne mit le feu à sa maison et qu'il ne tuât quelqu'un de ses enfans!..... voyez où la peur peut conduire un homme! celui-ci dans le devoir est de punir et d'arrêter tous les malfaiteurs, signe une requête en faveur d'un individu qu'il reconnaît pour un scélérat par la seule raison qu'il le craint!

Dans tout ce que je viens d'avancer, M. l'Editeur, n'y a rien qui ne soit exactement vrai, rien enfin que je ne puisse prouver. J'espère que ma lettre tombera sous les yeux des magistrats concernés dans cet affaire et qu'elle leur fera sentir combien on peut être coupable, seulement par faiblesse; j'espère aussi qu'ils feront tout ce qui sera en leur pouvoir pour réparer leurs torts, quand ils réfléchiront qu'ils devront se considérer comme responsables de tout le mal que l'homme en question pourra dorénavant commettre dans l'endroit et dans l'exercice de ses fonctions.

M. L'EDITEUR.

Je suis dernièrement revenu de Berthier à Montréal, dans la diligence de M. Perrault et je ne puis m'empêcher de vous faire part du plaisir que j'ai éprouvé dans ce voyage. La compagnie avec laquelle je me suis trouvé était composée d'amables jeunes gens dont la conversation agréable me captiva tellement que je ne m'aperçus nullement de la longueur du chemin, d'un autre côté la CONFORTABILITE de la voiture, l'adresse du cocher (qui ne nous a pas versé une seule petite fois) et la vitesse des chevaux complétaient le plaisir que j'éprouvais, vous direz peut-être que tout cela est fort peu intéressant pour le public, mais je vous répondrai: Ma lettre a son but et peut procurer à quelqu'autre le plaisir que j'ai éprouvé, c'est le vœu de

L'ANUS.

NOTE DE L'EDITEUR.— Nous avons reçu l'autre communication de 'l'Anus' et nous regrettons de ne pouvoir l'insérer. Si notre Correspondant a lu le dernier Numéro de notre Journal, il en conservera les raisons.

L'IMPARTIAL.

VILLAGE DE LAPRAIRIE.

JEUDI SOIR, 19 FEVRIER, 1835.

LES TRIBULATIONS D'UN JOURNALISTE.

Ce n'est pas assez de prendre la résolution de publier un Journal, de fabriquer un Prospectus, dans lequel le pauvre auteur s'exprime de son mieux et promet monts et merveilles pour attirer les abonnés, ce n'est pas assez, non plus de sacrifier son tems et ses veilles, en un mot de faire tous ses efforts pour que le journal plaise au public éclairé; il faut encore avoir une volonté de fer, une détermination inébranlable pour résister aux vexations de toute espèce qui assaillent l'écrivain public. Dans un pays divisé, comme le nôtre, par la différence des opinions politiques, si le journaliste adopte une de ces opinions, il doit toujours être armé de pied en Cape pour résister aux attaques continuelles dirigées contre lui par les journaux du parti contraire. On ne se contente pas de combattre ses principes politiques, on en vient à des personnalités outrageantes, on fouille dans l'histoire de sa vie privée et si elle n'offre rien que d'honorable, on se lance dans la région des fables et par mille colonnes on s'efforce de le livrer au mépris et à la risée du public. L'écrivain, placé dans cette situation, est comme un soldat, entouré d'ennemis et obligé de faire sans cesse le moulinet pour parer les coups qu'on lui porte de tous côtés, il en résulte qu'il est souvent obligé de remplir les colonnes de son journal de philippiques contre ses adversaires et d'entretenir ainsi le public de choses fort peu intéressantes pour lui. Si l'Editeur d'une feuille périodique, prend, comme nous, le parti de rester neutre sur la grande question qui divise les esprits, il ne sera pas en but, il est vrai, aux attaques des autres journaux, mais il aura ses croix d'un autre côté et nous pouvons en parler avec confiance de cause, comme on va le voir par le récit d'une des aventures qui nous arrivent tous les jours. Nous nous trouvions, il y a peu de jours, dans un hôtel de Montréal, hôtel achalandé s'il en fut et par conséquent vraie Tour de Babel, rendez-vous de gens de